

COEUR DOUBLE

numéro 9

Des proses très noires



Cégep du Vieux Montréal

CANIF

Décembre 1997

CANIF

Je me mis à faire les cent pas dans la cuisine m'arrêtant de temps en temps pour aller lire quelques-unes des feuilles qui jonchaient le parquet dans la chambre. Je n'essayais pas vraiment de réfléchir. Je sentais que les mots « cœur double » éveillaient en moi une émotion un peu trouble, alors il valait mieux attendre. Parfois les mots font leur chemin tout seuls : il faut les laisser faire, leur donner le temps. Quelques images tout à coup arrivèrent à la surface.

Jacques Poulin, *Le Vieux Chagrin*

**Les textes de ce numéro de CŒUR DOUBLE
ont été écrits par des étudiants du cours
«Création littéraire».**

Professeure: Carole David

Illustration de couverture: Leïla Haddad, *Le Cri*

Les étudiants de cet atelier littéraire inaugurent le profil création littéraire offert au Collège, depuis l'automne, dans le cadre du nouveau programme Arts et Lettres. Ils seront appelés à produire au cours de leurs études collégiales des textes de fiction, mais aussi des textes critiques qui viendront appuyer leur démarche créative. Ce premier recueil polyphonique permet de prendre le pouls de cette nouvelle génération et nous invite à suivre le parcours de ces étudiants pendant les deux prochaines années.

Les textes soumis par les étudiants sont des textes «libres», écrits en marge de l'atelier littéraire. Si, durant les cours, nous avons exploré quelques machines à écrire, il n'en demeure pas moins qu'un des objectifs de cet atelier était de trouver sa voix/voie dans un genre précis. La première partie de ce numéro s'ouvre sur de petites proses très noires où la mort s'impose, omniprésente. Travail d'exorcisme, de deuil, ces textes incarnent le désir de triompher du désespoir. Enfin, dans la deuxième partie du recueil, deux étudiants nous invitent dans l'intimité de leur création, en livrant des extraits de leur journal, car se pencher sur l'écriture permet vite de s'apercevoir qu'elle peut être un des enseignements les plus précieux.

Carole David

PROSES

Or

Mélissa Raymond

5

La mer. La mère. L'amère

Mariève Bergeron

6

Rencontre avec la folie

Kim Desjardins

8

Dithyrambe

Éliane Landriault

9

Morts-vivants

Annie Candeias

10

Mélissa RAYMOND

OR

J'ai marché sur les planches d'un pont tremblant suspendu au milieu de nulle part. Les yeux fermés me regardaient à travers leur bouche riieuse. Je portais le voile me camouflant plus que possible dans mon petit corps. La réalité n'était plus qu'un sombre brouillard. Les canons braqués sur moi n'étaient que de mousse. J'ai fait tellement de détours, fuyant chaque parole, attrapant chaque main. L'amour courait dans mes traces, mais j'allais trop vite. Je marche maintenant, seule, avec mon rêve. J'ai placé tous mes espoirs dans mon innocence. J'ouvre aujourd'hui les jambes pour laisser passer le train. Forêt dorée attends-moi !

LA MER. LA MÈRE. L'AMÈRE.

La mer. La mère. L'amère. Ma mère. MA mer. Ma mer à moi. Ma mer à boire. Ma mer à moi toute seule en plus de ça. MA mer. Celle qui berçait mes nuits et rafraîchissait mes journées. Celle qui était présente à tous mes réveils et surtout, surtout, à tous mes couchers. Toujours à l'heure. Toujours au poste. Toujours là. Là où JE la voulais. Pas comme certaines personnes que je connais, que je connaissais, que je ne connais plus. Des gens qui venaient de là-bas. Ce là-bas d'où je venais aussi. D'où je ne viens plus. D'où je reviens. D'où je ne reviendrai plus jamais. Je reviens de cet endroit où la mer est mère. D'où ma mère n'est pas. D'où ma mère ne sera jamais.

Jamais. Moi non plus, je ne serai plus jamais. Jamais. Suicide de l'âme. Une moitié de moi laissée quelque part sous un cocotier. Coco. Cocorico. Le coq. Celui qu'on ferait cuire avec une brochette dans l'cul. Ce coq que je n'entendrai plus jamais. Jamais. Défaitiste comme je suis, un mot prédomine dans mon vocabulaire: jamais. Pourtant, ne faut-il jamais dire jamais? Contradiction? Non, ce n'est pas qu'une contradiction. C'est plus qu'une contradiction. C'est moi. Moi. Centre de l'univers. Moi. Nombriil de cette société merdique dont je n'avais qu'un vague souvenir lorsque j'étais là-bas.

Là-bas. D'où je ne suis même pas. Même si ma tête me répète sans cesse que oui, je lui appartiens. J'appartiens à cet endroit qui m'est maintenant inaccessible. L'inaccès. Quelle triste barrière de l'esprit. Un barbelé du cœur. Ce cœur que j'ai laissé échapper dans le creux d'une vague. Le creux de la vague. Mon creux. Ce creux produit par tous ces

morceaux de moi-moi que j'ai laissés là-bas. Que j'ai confié à ce crabe qui se fait maintenant protecteur de ces morceaux de mon casse-tête que j'ai voulu oublier là-bas.

Je dois tout ramener à moi. Moi-moi. Pour moi, c'est toujours pire. Pour moi, les obstacles sont plus difficiles à franchir, les barrières plus hautes, les rivières plus agitées. Moi qui dois maintenant essayer de survivre sans tous ces morceaux qui sont là-bas. Là-bas. Là où il y a la mer. Là où il n'y a pas ma mère. Mais où il y a cette mer à moi. Moi. Cette mer à boire. Boire cette mer de compréhension dont on ne comprend la saveur qu'une fois après l'avoir quittée. Le divorce avec un endroit pareil est une pénible et triste séparation. Une séparation de l'esprit. Mon esprit à moi qui ne fonctionne que partiellement depuis que je ne suis plus là-bas. Là-bas qui n'est pas ici...

Kim DESJARDINS

RENCONTRE AVEC LA FOLIE

Je sors dehors et il pleut. Je ne fais qu'un avec la pluie. Mais voilà que cette eau se change en grêle. Elle me heurte, je dois baisser les yeux.

Je suis dans une rue bordée de bâtiments, comme il y en a tant. Soudain, tout danse autour de moi, puis, c'est le néant.

Je suis étendue sur une planche de bois grinçante. Une main repoussante, avec une odeur âcre, est tendue vers moi.

Une voix rauque susurre: «Aide-moi...»

Je jette un coup d'œil du côté droit et je vois un paquet d'os avec deux grands trous hagards. Je suis dans un hôpital, c'est moi la malade. Mais non voyons, ce n'est pas moi, regardez cette carcasse, c'est elle. Moi, je n'ai rien.

Ne la laissez pas m'entraîner dans son délire! Oui, je viens t'aider, attends-moi! Elle me tire, je me débats. Je succombe. Son abîme, elle ne peut s'y rendre seule, je dois l'accompagner. Pourquoi s'agrippe-t-elle à moi?

C'est dur et froid. Il pleut, il grêle. Où suis-je? Où est-elle? Je veux la paix.

Puis tu oublies et je frissonne. Les images sont floues. Il y a le soleil, éblouissant. Et moi, étourdie, désespérée.

Et parfois, lorsque la nuit je me réveille le corps figé, tout recommence.

Éliane LANDRIAULT

DITHYRAMBE

Ô Dyonisos, comme je t'ai aimé!

Impur, butine l'homme, la femme calcinée, par les soleils des chambres noires la femme consumée. Crie la femme. Jouit l'homme. Effrayée, contemple la nymphe, la lune gonflée du lait des fantasmes. De la verge amoureuse du sang virginal, celui des femmes claustrées dans leurs palais aseptisés, sur le mur lézardé l'ombre menaçante se profile. Avidement, lèche le crâne dénudé. La veuve noire aux seins embryonnaires s'imagine en sa fille pubère se vautrer l'homme plutonien. Sueur. Orgasme. Un litre d'étoiles liquides. Enfin s'exécute l'extraction de l'or souillé. En est le réceptacle la petite main victorieuse.

Ô Dyonisos, comme je t'ai aimé! Ensemble, courons au temple des transes éphémères! À son Ophélie, a froid l'illusionniste désillusionné. De trous noirs se tapissent son âme et son corps meurtris. Pendant qu'en eau de jouvence transmue le soufre blanc l'alchimiste, s'écoulent de la clepsydre des années-lumière. En chacune de nos veines avides, Ô Dyonisos, mille fois ton nom nous tatouons. Se font légion sur nos chairs mortes les ampoules irisées. Sédentaire brouillard. Hespérides condamnées à tisser les limbes du soir tyrannique.

Ô Dyonisos, comme je t'ai adoré! Dans l'orgie et la douleur! Ainsi se perpétue le mythe! Une étoile acérée. Gouttelettes de sang à la dérive. Ta semence éthérée, tu la déposes en chaque cœur sanguinolent. Ne sommes-nous pas tous tes progénitures? Acteurs du théâtre maudit...

Ô Dyonisos, comme je te déteste! Comme j'aimerais te pendre aux vignes centenaires! Ainsi te faire vomir ton sang, vinasse empoisonnée!

Annie CANDEIAS

MORTS-VIVANTS

Le ciel se couvre. Mon être ne consiste qu'en l'amoncellement de vains espoirs s'abreuvant de ta présence. Mais tu n'es plus; tu n'as jamais été qu'un souffle, mais ton vent berce sans cesse mes pensées. Tu n'as jamais existé pour moi... j'essaie du moins de m'en persuader mais je suis conquise par ta si courte migration; une brise de fraîcheur... tu es l'espace entourant le mien. Je ne conserve de toi pas même le reflet d'un quelconque souvenir. Je te connais. Et je te sens encore bien vivant.

Du délire.

Mais n'y-a-t-il pas de lien plus fort que celui du sang? Et je sais que tu es là. Tu revis dans l'empreinte de mes pas. Tu te caches dans mon présent. Tu les pousses à agir différemment; il ne t'a fallu que quelques années. Et moi je reste. Serais-je là pour les mener à ta lumière? La mort aurait-elle un sens que la vie ne connaît pas? Car sans elle, nous ne serions pas ce que nous avons été. Moins conscients, matures et meurtris. Est-ce donc la souffrance qui mène à l'accomplissement? Cette force qui nous convainc de nous relever et de nous réaliser, ne serait-ce qu'en mémoire de vous, de tout. Tu vivras éternellement en chacun. Ton vide n'est pas une absence mais une délivrance. Il ne faut pas les laisser pleurer. Pas même leur en laisser le temps.

L'oiseau ouvre les ailes et tend à la liberté. Il prend son envol; la magnificence de sa beauté et de sa pureté laisse chacun pantois. Tu es cet espoir envolé. Et c'est l'image de cette pureté que tu concèdes à te remémorer, petit homme. Trop tôt tu t'es échappé, mais c'était déjà trop tard... ils t'aimaient. Et nous t'aimons tous encore, aussi fort puissions-nous haïr ce dieu qui t'arracha à nous. Mais aussi cruelle et amère puisse être la mort, elle reste le témoignage d'une justice sans faille.

Hommage aux morts-vivants qui demeurent toujours dans le cimetière de nos âmes en peine.

RÉFLEXION

Journal d'écriture (extrait)

Martin Lonergan

13

Écrire...

Mariève Bergeron

15

Martin LONERGAN

JOURNAL D'ÉCRITURE (extrait)

Placez deux miroirs perpendiculairement. Regardez au centre; vous obtiendrez l'écriture.

La feuille est une confidente qui ne condamne qu'avec le consentement de celui qui tient la plume.

J'écris pour ne pas me sentir seul.
J'écris aussi pour être seul.
J'écris car je n'aime pas parler.

L'écriture me permet – m'oblige – d'être honnête ou du moins sincère. Elle m'empêche de mentir ou du moins, me montre mes mensonges.

J'écris pour immortaliser un état d'âme, simplement avec une image créée par quelques lettres placées stratégiquement.

En écrivant, ce que je me cache inconsciemment ressort et me saute aux yeux.

L'écriture me permet de tricher sans trahir, d'arrêter le temps, de m'étirer et de repartir, plus souple, plus serein.

J'écris pour aérer mes pensées, enlever la poussière accumulée sur les pales du ventilateur, décoller les insectes sur le pare-brise et les phares, ramasser les feuilles mortes en automne, pelleter la neige des escaliers en hiver, me raser le crâne au printemps, tondre le gazon en été.

L'écriture me permet de vomir ma souffrance sans éclabousser personne et de rire ma joie sans en aveugler d'autres.

J'écris car ça ne fait qu'un léger bruit familier donc rassurant.
J'écris car c'est moins traître que la parole.
J'écris pour ôter mes masques, sortir de mes personnages, ouvrir
les fenêtres et les portes, défaire les murs.
J'écris pour me déshabiller et arracher mes paupières.

Mariève BERGERON

Écrire... Écrire a toujours été pour moi un plaisir que je m'accorde dans les temps libres. Non. Plutôt un temps que je m'alloue dans une période creuse de mon existence. Comme en ce moment. Creux.

À travers les épreuves, écrire est un moyen simple et vieux comme le monde de partager avec soi-même ses peurs et ses craintes. Les plus courageux (ou fendants, dépendant du point de vue...!?) feront lire leurs malheurs aux personnes de leur entourage. Les plus discrets, à des personnes qui ne pourront les juger directement, en publiant dans l'anonymat.

Pour chacun, créer est différent: un processus qui traverse un chemin sinueux variant selon le rythme de vie de l'écrivain. Pour certains, c'est une libération de l'âme, un ménage intérieur. Pour d'autres, c'est un moyen de lancer un cri, un appel au secours. Dans mon cas, c'est une façon de me réconcilier avec moi-même lors d'une épreuve, d'un choc émotionnel, d'un coup de poing à l'esprit, une manière de m'expliquer la réaction d'un ami face à quelque chose que j'ai fait et/ou dit, ou bien, de me prouver que je n'avais pas tort en faisant ceci ou cela. J'empire la situation en me rappelant ces moments de douleur que je veux mettre sur papier puisque je suis maso. Ou bien, tout le contraire, je me console en couchant sur papier les paroles brusques de quelqu'un qui m'est cher ou la froideur de celui que j'aurais voulu plus chaleureux.

Ma crise...pardon, ma crise d'adolescence a fait couler tant d'encre que je réalise aujourd'hui à quel point j'ai survécu avec très peu de grâce à cette période de ma vie que mes parents ont trouvé extrêmement pénible. Dans le feu de l'action, la révolte était telle que j'ai délaissé ce journal qui s'était fait complice de tant d'émotions. J'en regrette aujourd'hui les conséquences puisque plusieurs moments de ma vie ne sont plus que de vagues souvenirs tandis que les émotions que j'ai pris la peine de traduire sur papier sont précises et je les revis à chaque lecture.

Se relire. Juger sa manière d'écrire, son style littéraire. Regarder d'un autre angle ce moment qui avait tant fait parler la «gang»(!?). Revivre à une autre époque cet événement qui semblait si gigantesque et si porteur de conséquences. Les épreuves et la maturité qu'on acquiert avec le temps nous permettent de dédramatiser ce regard qu'il avait envoyé, cette parole qu'il avait dite, cette action mal avalée. En rire. En pleurer. Pleurer.

Mouchoir. Moucher ses peines. Ces peines à saveur d'eau de rose, de romans-savon. Ces emportements à la *Harlequin* qui semblaient pouvoir déplacer des montagnes. Mouchoir. Voilà probablement la plus grande fonction qu'on pourrait attribuer à mon journal. Combien de peines existentielles ont été essuyées? Combien de larmes de joie épongées avec gêne? Combien de vides ont été remplis avec des mots-*Kleenex* alignés sur des suites de pages? Combien...

Mon Dieu. Revivre mon adolescence. Cette adolescence digne d'une série B... Z peut-être...

La création. Qu'est-ce que créer? Inventer un style littéraire ou développer sur un sujet, n'importe lequel, en captivant nos lecteurs par nos textes? Pour moi, aucun de ces choix ne satisfait mon questionnement. Processus de création: ça commence par un sujet, souvent imposé, et ça se termine par un texte plus ou moins bon, dépendant de l'auteur. Entre les deux, ça se passe dans nos têtes.

Nos têtes. Dans ma tête à moi, un p'tit ménage serait de mise. Laissez-moi finir ce foutu texte et j'irai passer l'aspirateur. Aspirer... inspirer... expirer?

CŒUR DOUBLE, numéro 9, décembre 1997
Cégep du Vieux Montréal
255, rue Ontario Est
Montréal (Québec)
H2X 1X6

CŒUR DOUBLE est une publication du CANIF, le
Centre d'animation de français du cégep du Vieux
Montréal.

© Tous droits réservés.

Dépôt légal: mars 1991
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Infographie et impression: Centre de production de l'écrit
du C.V.M.

Renseignements: le CANIF, (514) 982-3437, poste 2164

Canif

LA F  **NDATION**
du cégep du Vieux Montréal

Mariève Bergeron

Annie Candeias

Kim Desjardins

Éliane Landriault

Martin Lonergan

Mélissa Raymond